**La Force de vivre**

**Introduction Générale**

**Complement Cours 2 – Presentation des Œuvres**

**II – *Le Gai Savoir* de Friedrich Nietzsche**

**Structure du livre IV (proposition complémentaire à celle de P. Wotling)**

Orientation générale : Dire « oui » à la vie !

Aphorisme 276 : il est programmatique, inaugural et augural car il annonce l’axe général du livre et en explicite le titre (« Saint Janvier »). À l’aube d’une année naissante, à venir, il s’agit de dire « oui » à l’année nouvelle (dire « Ja » à la « neues Jahr »). Notion cardinale de *l’amor fati* (amour de ce qui doit advenir, le meilleur comme le pire).

Aphorismes 277-289 : il s’agit de se lancer courageusement et héroïquement dans la vie, d’accepter le devenir comme une aventure sans l’illusion d’un destin ou d’une providence personnelle (277), comme le marin qui se lance sur la mer (cf. la métaphore du navire dans les aphorismes 278, 279, 283, 289). Il faut larguer les amarres des morales qui inhibent la puissance de la vie pour vivre vaillamment et se dépasser soi-même (cf. motif de l’élévation aux aphorismes 285 et 288).

Aphorismes 290-295 : acquiescer à la vie, c’est aussi acquiescer à soi. Affirmer la vie, c’est aussi affirmer sa vie, son « style » (290), sa volonté de puissance, son idiosyncrasie (= ce qui fait mon irréductible singularité) et revendiquer héroïquement le contentement de soi contre : - la soumission à la loi collective et le conformisme (291) - les prédicateurs de la morale et les calomniateurs qui incitent au refoulement des instincts (292, 294) Nietzsche évoque ici une véritable stylisation de la vie qui suppose exercice et exigence à l’égard de soi-même, discipline, rigueur, répétition de l’habitude… (290, 293, 295).

Aphorismes 296-307 : affirmer la vie et affirmer sa vie suppose de savoir s’opposer à ce qui fige le monde et le moi toujours en mouvement, emportés dans un flux qu’il faut accueillir et non pas stériliser (296, 298). Le « oui » dont il est question depuis le début du livre suppose paradoxalement un « non » (297). Le « oui » prôné par Nietzsche n’est donc pas un « oui » béat et passif qui empêche l’action et anesthésie la volonté mais un « oui » critique, engagé dans une action pour créer de nouvelles valeurs (301-307).

Aphorismes 308-326 :

• 308-311 : exhortation à une vie courageuse et héroïque. La force de vivre de l’homme brave, soucieux de créer de nouvelles valeurs, est comparée au mouvement de la vague (310) qui insiste et persiste. Cette tension constante caractérise la vie qui s’affirme et s’exprime, persiste et insiste, jusqu’à la souffrance.

• 312-326 : la souffrance ne doit donc pas être fuie ou évitée. Elle est la fidèle compagne (cf. image du chien en 312) de l’homme héroïque qui affronte le devenir et met en pratique la doctrine de l’*amor fati*. La douleur est source de grandeur car elle permet à l’individu éprouvé de prouver sa force de vivre, de se surmonter et de se dépasser.

Aphorismes 327-342 : Légèreté et gravité Nietzsche affirme le gai savoir, la légèreté du rire, de la joie et du bonheur (327, 337) contre un esprit de sérieux qui transforme l’intelligence en machine pesante. Il faut aussi retrouver la légèreté de l’*otium* antique (qui permet la méditation et la création) contre la tyrannie du travail et de l’utilité qui transforme l’homme en machine à rentabiliser et l’abrutit (329). Contre les injonctions chrétiennes à la compassion, c’est-à-dire au partage du pathos et de l’affliction, il faut renouer avec un courage joyeux (338). Contre la prétention d’une connaissance qui serait le dévoilement complet de la vérité définitivement et trivialement mise à nu, Nietzsche incite à entrouvrir légèrement et pudiquement le voile derrière lequel se dérobe toujours le mystère de la vie (334, 339). Le poids véritable qu’il nous faut éprouver, la question la plus grave (au sens étymologique de gravis, « lourd ») est celle de l’éternel retour, dont la doctrine est envisagée dans l’aphorisme 341. L’éternel retour peut ici être considéré comme un test, une expérience de pensée : dans quelle mesure puis-je souhaiter revivre indéfiniment cet instant, répété à l’identique ? Accepter l’éternel retour des bons et des mauvais événements qui jalonnent mon existence, c’est véritablement s’inscrire dans le principe de l’*amor fati* car cela suppose d’aimer la vie et de s’aimer soi-même, de « ne plus désirer *autre chose* que cette suprême et éternelle confirmation ! »

**Termes propres à la philosophie de Nietzsche :**

**Nihilisme et décadence** : terme « nihilisme » (emprunté à Paul Bourget) qui désigne l’essence de la crise mortelle dont le monde moderne est frappé : la dévaluation universelle des valeurs, qui plonge l’humanité dans l’angoisse de l’absurde, en lui imposant la certitude que plus rien n’a de sens. Le nihilisme sanctionne la généralisation d’un phénomène morbide, la décadence. Celle-ci ne met pas en péril la civilisation humaine si elle demeure cantonnée à certaines couches sociales et régions du globe, mais devient un fléau redoutable quand elle envahit l’ensemble des classes, des institutions et des peuples, pour se confondre avec l’idée même d’humanité. Il ne s’agit pas d’un simple synonyme de maladie, mais d’une catastrophe concernant l’interprétation philosophique de la vie dans sa nature la plus secrète. La décadence se caractérise d’abord par le dérèglement des instincts. Pour essayer de rétablir un équilibre, le décadent s’adresse à la raison, qu’il érige alors en despote sous le couvert de l’impératif moral et de la foi sectaire en la logique, mais cela ne l’empêche pas d’être un être profondément « réactif », homme qui cherche oubli dans les excitants artificiels et volonté de vengeance. Contamination des forts par les faibles notamment par le contrôle de l’éducation : transformation des natures énergiques et passionnées en bêtes de troupeau laborieuses, dociles et médiocres.

**La mort de Dieu** : irruption du nihilisme qui marque écroulement de l’idéologie sur laquelle la décadence avait bâti son règne. Le nihilisme signifie que « Dieu est mort », c’est-à-dire que l’ensemble des idéaux et des valeurs qui garantissaient la domination de la décadence trahit le néant qui en était le fondement caché. Non pas seulement progrès de l’athéisme. L’angoisse moderne est ainsi angoisse devant l’abîme d’une vie qui, privée maintenant de ses buts et de ses valeurs, apparaît fatalement absurde. Il s’agit dès lors de sonder les origines de l’idéologie qui a cautionné la promotion de la décadence, pour que nous puissions, après, inventer les valeurs qui célébreront la vie authentiquement créatrice. Il faut critiquer l’idéalisme en tant que responsable du nihilisme moderne et opérer la transmutation de toutes les valeurs, afin de relayer l’humanité décadente par le surhomme.

**Les étapes du nihilisme** : le pessimisme, mélange de dégoût, de nervosité, de nostalgie, où s’assombrit encore le spleen romantique et qui gagne sa justification spéculative privilégiée dans la philosophie de Schopenhauer. Celle-ci tire argument de la douleur pour proclamer, en théorie, la supériorité du non-être sur l’être et donc pour exhorter, en pratique, à la destruction du Vouloir-Vivre. Mais le pessimisme favorise la recherche des échappatoires et débouche sur un nihilisme incomplet, qui remplace Dieu par le culte des idoles (fuite dans le fanatisme, le sectarisme, le totalitarisme). Menace de la morale chrétienne même si Dieu est éliminé, mais aussi des doctrines socialistes (pas de lecture de Marx, mais perception des dangers de la sacralisation de l’Histoire et de Progrès, ainsi que du moralisme révolutionnaire, déguisé en apologie du bonheur collectif et obligatoire). Nihilisme incomplet qui laisse place au nihilisme passif : inanité universelle. Révolte délibérément destructrice du nihilisme actif : sabordage universel des valeurs. Phase ultime du nihilisme : espoir d’un authentique dépassement du nihilisme lui-même. Volonté de puissance affirmative, celle qui, optant pour la vie contre le néant, se décide à créer des valeurs au lieu de se lamenter servilement sur la mort de Dieu = nouvelle progression de l’Humanité (atteindre le surhomme, voir discours de Zarathoustra, qui cherche à éveiller la vocation créatrice en aiguillonnant, chez ses auditeurs, l’orgueil du mépris. Le mépris n’est-il pas le stimulant le plus efficace de la créativité puisqu’il oblige à se dépasser soi-même par crainte de ressembler à ce qui est honteux et médiocre ? Or, enseigne Z, l’homme avachi, avili et asservi qui choisit de croupir dans le marécage du « bonheur » est méprisable, parce qu’il préfère jouir mesquinement que combattre en héros).

Pour vaincre le nihilisme, il faut donc s’affranchir définitivement de cet idéalisme métaphysique.

**La volonté de puissance** :

Pour Nietzsche, la vie est un modèle de création. L’essence de la vie, c’est la volonté de puissance. Inspirée de Schopenhauer, cette expression ne désigne cependant pas la volonté comme essence intime de l’Etre. Pour Nietzsche, la notion schopenhauérienne de volonté est une notion creuse qui passe à côté de la vie. Pour lui, la volonté de puissance désigne une énergie conquérante et dominatrice, une force active et dynamique, créatrice, un moteur de l’univers. La volonté de puissance est la force qui pousse tout être à créer, tout en détruisant d’autres êtres. « Il n’y a de volonté que dans la vie ; mais cette volonté n’est pas vouloir vivre ; en vérité, elle est volonté de dominer. Il y a pour le vivant bien des choses qu’il estime plus haut que la vie elle-même, mais dans cette estime même, ce qui parle, c’est la volonté de dominer. » (A*insi parlait Zarathoustra*). Cette forme est invariable, elle n’augmente ni ne diminue, elle se transforme. Elle se présente partout dans le monde, en mouvement cyclique, telle « une mer de forces en tempête et en flux perpétuel, éternellement en train de changer, éternellement en train de refluer, avec de gigantesques années au retour régulier » (*La Volonté de puissance*). Cette notion est en rupture avec les représentations classiques et stables du monde, comme le dualisme platonicien du sensible et de l’intelligible, en rupture avec le dualisme platonicien du sensible et de l’intelligible, en rupture aussi avec le dualisme rassurant du Bien et de Mal : « au-delà du Bien et du Mal ». L’idée de féodalité est une invention humaine étrangère à la vie. Celle-ci ne nous conduit nulle part (et surtout pas vers Dieu). Si on le détache de l’idée de finalité, alors le devenir redevient innocent, libéré de toute transcendance. La volonté de puissance n’est pas une nouvelle version de la loi du plus fort, mais, au contraire, un effort de dépassement de soi. Il n’y a pas à chercher le plaisir et à fuir la douleur, l’homme doit accroître sa puissance, il lui faut donc des obstacles qui s’opposent à lui. Triompher d’un obstacle donne le plaisir de la maîtrise, augmente la sensation de puissance, enrichit la conscience d’une création nouvelle.

Selon Nietzsche, les aristocrates, les « meilleurs », reconnaissent en eux la volonté de puissance, qu’ils exercent d’abord sur eux-mêmes. Mais cela ne signifie pas pour autant de louer l’oppression des forts sur les faibles : en effet, l’homme noble, dont la vie est expansion, volonté de puissance, crée ses valeurs. Est bon tout ce qui accroît sa puissance, tout ce qui lui apporte la gloire, la confiance en lui, mais il n’écrase pas le malheureux, il l’aide, non par pitié ou compassion, mais parce qu’il ressent en lui un trop-plein de puissance dont il fera bénéficier ceux qui le méritent. Ainsi, seul l’esclave (c’est-à-dire ceux qui ont une âme d’esclave, êtres faibles, incapables de s’affirmer) est méchant lorsqu’il peut se venger. Il a une autre vision de la vie : méfiant, peureux, toujours fatigué. Rejet des valeurs des maîtres (concept philosophique = hommes qui s’affirment et créent. Le maître est celui qui n’a pas peur de la vérité, qui ne craint pas la vie) parce que incapacité à les pratiquer – les esclaves « réagissent », ont toujours besoin qu’on les guide, qu’on leur indique les valeurs à suivre, animés par le ressentiment, c’est-à-dire envie et rancune à l’égard des maîtres. Valeurs érigées : pitié, compassion, charité, travail, humilité. Les maîtres n’héritent d’aucun système de valeurs, ils en sont créateurs ; ils ne se conforment pas à la morale, mais vivent pleinement et affirment ce qui est bon pour eux. Selon Nietzsche, les valeurs morales sont inventées par les esclaves en réaction au pouvoir des maîtres. Le ressentiment serait à l’origine de la morale judéo-chrétienne, qui a établi les notions de responsabilité, de promesse, de faute, de punition, etc, en rejetant les valeurs de la vie. Les moralistes sont des nihilistes, au sens où ils ont peur de la vie. A la morale de devoir, Nietzsche oppose la morale de la volonté (non pas « bonne volonté », mais volonté de s’affirmer face à la vie.) A l’impératif kantien « Tu dois », il répond « Je veux ». Il refuse les valeurs reçues, il affirme les valeurs créées.

Vie qui a besoin de la lutte, de l’obstacle : même s’il cause du déplaisir, le fait de le dépasser et de se dépasser soi-même (et non simplement « persévérer dans son être ») fait éprouver un plaisir immense. La vie n’a pas de valeur en elle-même, c’est à l’homme de les créer. Il faut « être dionysiens en face de l’existence » (*Le renversement de toutes les valeurs*, § 476). Vivre est un art, l’art de faire de tous ses jours une *aurore*, même si l’on n’est pas un génie créateur.

La religion est le « crampon » des faibles, leur seule force de volonté, ce qui leur permet de supporter la dure lutte de la vie. « C’est toujours là où manque le plus la volonté que la foi est le plus désirée, le plus nécessaire. » (*Le Gai savoir*, V, 347). Face à la difficulté de vivre, la plupart des hommes préfèrent qu’on leur indique la voie, qu’on leur dise ce qu’il faut faire. Mais la religion ne sait que dire non à la vie, alors que l’homme fort est celui qui est capable de poser lui-même ses propres valeurs, celui qui n’a pas besoin d’articles de foi. Il annonce « la mort de Dieu » au sens où l’homme moderne n’a plus besoin de la nation de Dieu pour penser et mener sa vie.

Nietzsche veut faire advenir le surhomme (sans connotation raciste – or Nietzsche a été trahi par sa sœur, qui était mariée à un chef de parti antisémite et déformé sa philosophie) : le surhomme s’oppose à l’homme moyen et à la brute : c’est un homme nouveau qui vit l’affirmation du monde, sans rien en retrancher, qui veut et qui crée. C’est un homme qui vit.

**Amor fati**

Formule qui vient de la philosophie stoïcienne pour laquelle il faut que l’homme accepte tout ce qui arrive comme étant le fait d’un destin sur lequel il ne peut agir. Cette morale de l’acceptation a pour but d’éviter la douleur : le cours des choses est en dehors de notre pouvoir, contrairement à notre pensée qui, par l’exercice de notre raison, nous permet de comprendre que nous ne pouvons rien changer au cours des choses et que, par conséquent, nous n’avons pas à nous en attrister. Evidemment une telle morale de l’acceptation revient à ériger la pensée au-dessus de la vie du corps qui semble rejetée du côté du destin. Ce serait un contresens que de voir en Nietzsche un stoïcien car, comme on l’a vu, il n’a pas de mots assez durs pour les qualifier en tant qu’ils sont des hommes du ressentiment. L’a*mor fati* du § 276 est donc une interprétation toute personnelle du destin stoïcien. Il ne s’agit pas d’accepter tout ce qui arrive mais de changer de perspective sur la vie et de l’aimer pour ce qu’elle est. Il s’agit d’une revitalisation de l’existence.

La vie est affirmation d’elle-même, c’est là sa force et sa puissance : elle se désire elle-même, elle se veut elle-même, tantôt dans la défense de soi, tantôt dans l’invention et le dépassement de soi (effet, par exemple, de la pensée de l’éternel retour §341). Le paradoxe réside dans l’ambivalence de ces formes d’affirmation, qui peuvent être de l’ordre de la faiblesse et de la maladie – quand la maladie attaque la racine de la vie, comme dans la « volonté d’en finir » (Préface § 2, p. 29) ou de l’ordre de la force et de la « grande santé » (une fois passé l’orage de la crise et du malaise, lorsque la « grande douleur » de la maladie devient source de savoir (Préface §3). Tout dépend à la fois du hasard des rencontres, du devenir personnel, de la puissance de résistance et de dépassement dont dispose l’individu concerné – tout dépend, en somme, du *fatum* personnel.

Ce qui peut aider ce *fatum* personnel, dit Nietzsche, c’est de savoir que l’amour de la vie comme *amor fati* renforce *l’amour que la vie peut avoir pour elle-même en nous-mêmes.* Il y a ce que les philosophes appellent une exclusivité, une *non-vicariance du sujet* dans cette expérience, à savoir : personne ne peut la faire à notre place, personne ne peut nous remplacer ni se mettre à notre place (le vicaire, c’est celui qui remplace le Christ auprès de nous…) La solitude ontologique et éthique est donc nécessaire pour affirmer notre vie.

Cela a des implications éthiques, que Nietzsche formule par des *décisions*, au sens d’un acte de la détermination nécessaire, effet du plus haut degré de détermination du désir (que Nietzsche appelle « volonté »). Une décision vient trancher le cours du devenir du sujet ente un avant et un après, et c’est la marque de l’irréversible. C’est ainsi que l’on peut lire la résolution pour la nouvelle année au début du livre IV. Pour devenir un affirmateur, Nietzsche dit décider d’essentiellement *modifier son regard* (par exemple en décidant de trouver du beau même dans ce qui apparaît comme laid). L’objet de cet amour universel et sans condition de la vie commence ainsi par l’amour de sa beauté. La fixation sur la laideur se paie toujours trop cher (voir fin du § 290)

La douleur *approfondit*, elle ne rend pas meilleur, idée que Nietzsche réaffirme souvent, justement contre l’idéal ascétique de la morale, qui pensait que l’on pouvait amender l’humanité par la douleur, la souffrance, le supplice, le châtiment, la menace de la peine et de la punition. Dimension de puissance : le concept permet de nommer la continuité de ces processus, acquisition, conservation de l’énergie, dépense de l’énergie, réalimentation de l’énergie (par la satisfaction des besoins par exemple). La vie forte, c’est donc la vie puissante (augmentation de la puissance d’agir). La puissance d’agir, c’est la puissance d’affecter et d’être affecté, et plus on est affecté de multiples façons, plus on dispose de puissance. Elle s’incarne : « On a en effet nécessairement, à supposer que l’on soit une personne, la philosophie de sa personne. » (préface §2). La puissance de la vie consiste à se vouloir elle-même : la vie est moralement neutre et indifférente : elle ne veut ni le bonheur, ni la liberté, ni la justice, ni la dignité, elle se veut elle-même en tant que puissance, volonté, aspiration de la puissance *vers* la puissance.

Est déclaré *mauvais* tout ce qui relève de la faiblesse – tous les affects de la tristesse, tous les jugements qui dénaturent , déshonorent et humilient (§ 294, § 326), toutes les stratégies de la régression, de la décadence et de la négation de la vérité de la vie, toutes les cultures de la mort (§ 278) ; est déclaré *bon* tout ce qui exalte en l’homme les affects de la joie, le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance elle-même comme entretien continu de la force de la vie, le savoir de la valeur du fait d’affronter et de surmonter une épreuve (§ 337), y compris sous la forme de la pensée de l’éternel retour.

Chez Nietzsche, la « force de vivre » est en relation directe avec la quête du sens et de la vérité. La maladie est à l’origine de la philosophie : « ce sont les états de détresse qui font de la philosophie, comme chez tous les penseurs malades » (p. 27). La souffrance est la conséquence de l’incapacité à accepter la vie telle qu’elle advient. Il faut oublier les « prédicateurs de morale » qui « cherchent tous à persuader les hommes qu’ils se trouveraient dans un état désespéré et qu’une thérapie sévère, ultime et radicale serait nécessaire » (p. 261) : « Nous n’allons *pas assez mal* pour devoir aller mal de manière stoïcienne ! » (§ 326). En cherchant à aider celui qui souffre, on change l’or en plomb (voir § 292). De même, Nietzsche critique la « religion de la pitié » (§ 339). La douleur définit en partie un homme supérieur : le penseur qui, comme Nietzsche, a connu « cette grande, cette longue, lente douleur qui prend son temps » (p. 29) peut accéder au dépassement : « dans la douleur, il y a autant de sagesse que dans le plaisir : elle fait partie, comme celui-ci, des forces de conservation de l’espèce de premier ordre. » (§ 318, p. 257) La douleur ne détruit donc pas ! Le renversement des valeurs suscité par la douleur est aux sources de la « gaya scienza ».

Il faut réussir à penser seul, libéré des contraintes sociales, morales : « Je veux créer pour moi-même mon propre soleil. » (§320) (voir § 289 : « Oh si seulement on pouvait créer une foule de nouveaux soleils de ce genre ! ») Le soleil est l’une des représentations d’Apollon, dieu de la poésie. S’il est lui aussi réhabilité, c’est à ce titre. L’homme supérieur est à la fois « poète et prolongateur poétique de la vie » (§ 301). Les hommes ne sont pas conscients d’être des Apollons et des Dionysos et ne sont donc « ni aussi fiers ni aussi heureux » qu’ils pourraient l’être…L’exemple d’Homère, qui « s’inventa ses propres dieux », illustre le propos (§302).

Nietzsche pense qu’il faut, pour devenir soi, se différencier de la masse, ne pas penser, ne pas agir comme ni avec les autres. Le bonheur, le désir de vivre ne peuvent provenir que de l’émancipation du moi. Etre heureux, c’est accepter son destin non comme un f*atum* tragique auquel il faut se résigner, mais comme un cheminement à suivre pour se réaliser. Il faut aimer et accepter totalement ce qui nous arrive (*amor fati*). Il faut s’affranchir des maîtres, les dépasser et devenir son propre créateur dans une vraie *poiesis*. Le moi est à la fois un artiste qui privilégie le beau et un artisan qui modèle sa personnalité. Chacun est donc amené à chercher « d’abord son Orphée » (§ 286). Devenir qui l’on est ne signifie pas seulement réaliser ses potentialités innées, mais être créateur de soi, être responsable de son devenir. Nietzsche nous engage à ignorer la doxa : « Place au moins la peau de trois siècles entre toi et aujourd’hui ! » (§ 338). La seule fréquentation possible est celle des *amis*.

Nécessité de la méditation. La connaissance, dans le cadre du « gai savoir », résulte non de la raison seule mais de « trois pulsions » : « volonté de déplorer, de se moquer et de maudire » (§333). Connaître c’est donc « savoir contredire », « pas de géant de l’esprit libéré » (§ 297).

Il faut donc porter en soi « des voies lactées » (§ 332), sans ignorer combien elles sont « irrégulières », et combien elles « conduisent jusque dans le chaos et le labyrinthe de l’existence », mais en pratiquant la pensée avec gaieté. La versatilité est un atout même si le « jugement de nombreux millénaires » le condamne (§ 296), contre la « pétrification des opinions ».

« La confiance dans la vie » dit Nietzsche, « s’est évanouie : la vie elle-même est devenue *problème* » (Préface, § 3). Ce problème n’existe pas pour les autres vivants (végétaux et animaux), il ne se pose que parce qu’en l’homme, curieusement, la vie s’est retournée contre elle-même. Elle est passée de l’amour naturel d’elle-même au mépris et à la haine de soi dans l’histoire culturelle des hommes : ils ont inventé la Morale, l’idéal ascétique, la culpabilité et la mauvaise conscience, l’idéalisme philosophique, la métaphysique, le « philosopher, c’est apprendre à mourir », le pessimisme moral et donc la vie comme maladie (§ 340), la morale de la pitié, etc.. bref, tous ces instruments qui affaiblissent la vie, qui permettent à certains types d’hommes et à certains régimes de vie d’exercer leur puissance : le prêtre ascétique, l’artiste romantique, le philosophe idéaliste, le décadent, le pacifiste, le manichéen, etc.